

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL,

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 3<sup>me</sup> JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE 1<sup>er</sup> JEUDI D'AVRIL TOMBANT DANS LA SEMAINE SAINTE, LE PROCHAIN No. DE L'ECHO PARAITRA LE 29 DE CE MOIS.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 15 Mars 1860.

No. 6.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Discours de l'Hon. G. Cartier.—Discours de l'Hon. P. O. Chauveau.—Etudes de mœurs, l'émigration ou *Pierre Souci*, par M. Paul Stevens.—Le Canada conservé par la Foi, poésie par le Rév. Messire Paul Denis, (analyse.)—Culte des Reliques.

### AVIS IMPORTANTS.

Nous prions de nouveau ceux des abonnés à l'*Echo* qui auraient reçu, dans le temps, deux exemplaires du No. 12, expédiés le 15 Juin 1859, de vouloir bien nous en faire parvenir un exemplaire au plus tôt.

### Chronique de la Quinzaine.

Lettre de Mgr. L. Dupanloup.—Observations de M. de Broglie sur la situation.—Manifestations à Toronto, à Montréal et à Québec.—La grande retraite à la Paroisse et à St. Patrice.—Une mort chrétienne.

La polémique soulevée par la question du domaine temporel, continue dans les journaux et les principales *Revues*, en Italie, en France et en Angleterre. Seulement il est à remarquer que les écrivains catholiques se distinguent par le nombre, par des travaux solides et surtout par le talent. Les champions du catholicisme comptent parmi eux les hommes les plus distingués, des hommes illustres par leur caractère, leur position, et leurs travaux, tandis que leurs adversaires, que l'on peut appeler *les exécuteurs des hautes œuvres du parti révolutionnaire*, n'ont presque tous que des titres équivoques à la confiance, et quant au talent, un médiocre renom.

Pour donner quelque idée de cette polémique, nous citerons quelques passages de deux articles intéressants, une lettre de Mgr. Dupanloup et quelques observations de M. Albert de Broglie.

Dans la première citation, nous donnons un exposé de la question du Domaine temporel que Mgr. Dupanloup a extrait du livre de M. Gosselin, Prêtre de St. Sulpice, sur le domaine temporel du Souverain Pontife: dans la seconde citation, nous reproduisons quelques-unes des observations de M. de Broglie. Ces deux morceaux montrent, aussi clairement que possible, l'état

de la question et l'appréciation que l'on peut en tirer. Nous ferons observer, en passant, que de même que ce fut un Supérieur de St. Sulpice, M. Emery, qui répondit péremptoirement au premier Napoléon, lorsque celui-ci manifesta ses premiers desseins contre le St. Siège: de même aussi, en ce moment, Mgr. Dupanloup, ancien élève affectionné de St. Sulpice, ne fait qu'opposer la doctrine de ses maîtres aux nouvelles attaques, et en particulier, suit pas à pas, l'ouvrage de M. Gosselin. La divine Providence permet donc que, dans ces deux circonstances suprêmes, cette maison ait eu l'honneur de rendre témoignage pour le Chef de l'Eglise, digne récompense de ses sentiments dévoués et de la pureté de sa doctrine qui reçoit un si beau et si éclatant hommage.

Voici comment Mgr. Dupanloup résume la question historique dans sa dernière lettre :

“ 1<sup>o</sup> Avant Constantin, dans les premiers siècles, l'Eglise romaine n'avait ni souveraineté, ni seigneuries temporelles; mais seulement des biens très considérables qu'elle tenait de la libéralité des princes chrétiens, et qui étaient nécessaires à l'exercice de sa souveraineté spirituelle.

“ 2<sup>o</sup> De Constantin à Grégoire II, les Papes possédèrent de nombreux patrimoines, dont plusieurs étaient de véritables *principautés*. Ils avaient de plus, surtout depuis le pontificat de saint Grégoire-le-Grand, une immense influence dans les affaires temporelles, fondée sur le respect et la confiance des princes et des peuples, mais point encore de *souveraineté* proprement dite.

“ 3<sup>o</sup> Depuis Grégoire II jusqu'à Charlemagne, il y eut une véritable *souveraineté*. Les savants l'ont nommée une souveraineté *provisoire*; mais quel que soit son nom, elle était réelle; elle existait en fait et en droit; elle avait l'investiture du temps, de l'usage public et de la gratitude des peuples; nul ne la contestait, et l'Orient lui-même lui rendait d'involontaires et éclatants hommages. Rome et l'Italie n'attendaient plus que l'heure de la Providence.

“ 4<sup>o</sup> Enfin cette heure arriva, et Charlemagne reçut la glorieuse mission de fonder définitivement la souveraineté temporelle du Saint-Siège, en *restituant* au Saint-Siège (*restituer*, c'est le mot dont se servent tous les historiens du temps) les villes et les provinces qui lui appartenaient, et en y ajoutant les donations les plus importantes.

“ Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que les *vingt-deux villes* de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole, dont le Saint-Siège fut mis, il y a dix siècles, en possession souveraine par Charlemagne, sont celles précisément que le Piémont convoite aujourd'hui comme les Lombards d'autrefois, après y avoir envoyé ses commissaires, qui ne nous rappellent ni les temps ni les *Missi dominici* de Charlemagne.

“ Voici comment Mgr. l'évêque de Perpignan raconte les événements de cette époque :

“ Dans le siècle même où la souveraineté temporelle a été agrandie par la piété de Charlemagne, elle a eu un ennemi insigne, le roi des Lombards ; il s'appelait Didier. Ce roi des Lombards avait d'illustres exemples de vertu dans l'histoire de sa famille. Il avait reçu une éducation chrétienne. Il promit plusieurs fois, par lui ou par son ministre, de respecter le territoire des Etats de l'Eglise. Mais il était tourmenté du besoin d'annexer à son royaume les contrées voisines, dont plusieurs étaient placées sous l'auguste sceptre du Souverain Pontife. Les émissaires habiles et hardis qu'il envoyait le servaient bien. Il arriva donc que, tout en protestant de sa profonde vénération pour le chef de l'Eglise, le roi des Lombards s'adjoignit la possession de Bologne, Ferrare, Faenza, Imola, Ravenne, ainsi que d'autres lieux compris dans l'exarchat de cette dernière ville, principalement dans la province qui s'appelait alors l'Emilie, et qui est aujourd'hui la Romagne. Il fallut que Charlemagne revint pour le remettre dans l'ordre et punir ses usurpations.”

“ Le droit, le droit sacré, inviolable, de la Souveraineté Pontificale, ce droit antique et sacré, Bossuet l'enseigne contre tous, avec une force et une netteté à laquelle il n'y a rien à répondre ; et son autorité fut citée un jour à Napoléon lui-même, qui ne sut que répliquer.

“ Tout le monde connaît aujourd'hui la scène des Tuileries :

“ Sire, répondit M. Emery à Napoléon, *Votre Majesté honore Bossuet et se plaît à nous le citer souvent.*

“ *Voici ses paroles : je les sais par cœur :*

“ Nous savons que les Pontifes Romains possèdent aussi légitimement que qui que ce soit sur la terre des biens, des droits, une souveraineté (*bona, jura, imperia*). Nous savons de plus que ces possessions, en tant que dédiées à Dieu, sont sacrées, et qu'on ne peut, sans commettre un sacrilège, les envahir. Le Saint-Siège apostolique possède la souveraineté de la ville de Rome et de ses Etats, afin qu'il puisse exercer sa puissance spirituelle dans tout l'univers, plus librement, en sécurité et en paix (*liberior ac tutior*). NOUS EN FÉLICITONS, NON-SEULEMENT LE SIÈGE APOSTOLIQUE, MAIS ENCORE TOUTE L'ÉGLISE UNIVERSELLE, et nous souhaitons, de toute ardeur de nos vœux, que ce principat sacré demeure à jamais sain et sauf en toutes manières.”

“ Fleury qui, il le faut dire, n'est pas ici une autorité suspecte, donne la raison profonde de ce droit :

“ Depuis que l'Europe est divisée en plusieurs princes, si le Pape eût été sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que les schismes n'eussent été fréquents. On peut donc croire que c'est par un effet particulier de la Providence que le Pape s'est trouvé indépendant et maître d'un Etat assez puissant pour n'être pas aisément opprimé par les autres souverains, afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût contenir plus facilement tous les autres évêques dans leur devoir. C'était la pensée d'un grand évêque de notre temps (de Bossuet).” (Fleury, *Hist. eccl.*, t. XVI, 4<sup>e</sup> discours, n<sup>o</sup> 10). ”

Bossuet, dans son discours sur l'unité de l'Eglise, ne s'exprime pas d'une manière moins nette et moins forte :

“ Dieu qui voulait que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite, ne fût dépendante d'aucun royaume pour le temporel, et que le siège où tous les fidèles devraient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'Etat pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pépin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Eglise, indépendante, dans son chef, de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun, et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes, et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments. (*Discours sur l'unité de l'Eglise.*)

“ Bossuet, Fleury ne sont pas les seuls à établir les droits de la souveraineté temporelle du St. Siège : les auteurs les moins suspects sont ici d'accord avec eux :

1<sup>o</sup> C'est ainsi que Gibbon écrivait : “ Le domaine temporel des Papes se trouve fondé sur mille ans de respect, et leur plus beau titre à la souveraineté, c'est le libre choix d'un peuple délivré par eux de la servitude.”

2<sup>o</sup> *Le pouvoir croissant de ces pontifes*, dit Sismondi, *était fondé sur les titres les plus respectables, sur des vertus et des bienfaits.*” (*Hist. des Républiques italiennes*, tome 1<sup>er</sup>, chap. 3, p. 122.)

3<sup>o</sup> M. Daunou ne pouvait s'empêcher d'écrire : “ Pères et défenseurs du peuple, médiateurs entre les grands, chefs de la Religion, les Papes réunissaient divers moyens d'influence que donnent les richesses, les bienfaits, les vertus et le sacerdoce suprême.” (*Essais hist.*, tome I, p. 18 et 30.)

4<sup>o</sup> Enfin Voltaire lui-même déclare que “ le temps a donné au St. Siège des droits aussi réels sur ses Etats que les autres souverains de l'Europe en ont sur les leurs.” (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. 13.)

Après ces différents textes qui font autorité en France et partout, nous terminerons par l'extrait sui-

vant du *Correspondant*, où M. de Broglie présente la suite des événements, qui se sont succédés depuis une année environ, et qui ont amené des résultats si tristes et si contraires à tout ce qui avait été promis.

Après un court préambule, M. de Broglie continue ainsi :

“ Il n'est point sans intérêt ni sans instruction de passer rapidement en revue les périodes diverses de la question qui émeut si vivement l'Europe et les paroles officielles qui en ont caractérisé les différences et marqué les progrès.

“ La première de toutes a été celle qu'on pourrait appeler la période des espérances et des promesses. Dans l'ardeur d'une expédition annoncée sous les plus brillants auspices, on promettait alors (qui ne se le rappelle ?) tout ce qui était demandé et même ce qui ne l'était pas : aux Italiens la liberté complète de leur patrie et une fédération d'Etats dont tous n'éprouvaient pas le désir ; au Pape, le maintien de tout son pouvoir et une présidence des futurs confédérés dont il n'avait pas réclamé le fardeau. L'Italie devait être libre jusqu'à l'Adriatique : toutes les *murailles* en portaient l'assurance souscrite du sceau impérial. Le Pape serait conservé dans l'*intégrité* de tous ses droits temporels. Toutes les voûtes des Eglises retentissaient de cet engagement signé du confident attristé de la pensée souveraine ; mention en était faite au début de toutes les prières. Si les serments des hommes sont reçus dans le ciel, jamais aucun ne lui fut porté par tant de bouches à la fois.

“ On sait ce qui est advenu : la rencontre de fortes citadelles en Vénétie et l'apparition précisément *aussi inattendue* d'éléments révolutionnaires en Italie : la guerre subitement arrêtée ; la paix subitement conclue. L'Italie ne peut être libre tout entière, et l'*intégrité* des Etats du Pape est entamée par l'insurrection. Les promesses ne se trouvent remplies envers personne, on les remplace par des conseils qui furent également offerts à tout le monde : conseil aux Italiens de renoncer à toute tentative d'unité exagérée et de rentrer de bonne grâce sous l'autorité de leurs Princes déchus ; conseil au Piémont de renoncer à la poursuite d'annexions exorbitantes ; conseil à l'Autriche de relâcher la dureté de son joug en Vénétie et d'ouvrir ses citadelles à des troupes italiennes ; conseil au Pape de désarmer ses sujets par l'offre de concessions faites à leurs vœux supposés. Chacun de ces avis différents eut sa dépêche officielle et même son épître autographe.

“ Les conseils ont eu le même sort que les promesses. Comme les unes n'avaient pu être tenues nulle part, nulle part aussi les autres ne furent agréés. Les Italiens ne firent pas mine un instant de se prêter au retour des autorités renvoyées. Le Pape ne jugea point convenable d'offrir à ses sujets insurgés des concessions refusées d'avance. Tout se traînant ainsi dans l'incertitude, c'est la politique française

qui a dû faire un pas de plus. La période des conseils avait succédé à celle des promesses ; elle est remplacée aujourd'hui pour celle des exigences et des sacrifices.

“ Seulement voici la différence : hier encore on parlait à tout le monde ; aujourd'hui c'est au Pape *seul* qu'on s'adresse ; c'est lui, et lui seul, qui doit liquider à ses dépens les frais de la succession embrouillée qu'ont laissée derrière elles une guerre qui a tout ébranlé et une paix qui n'a rien raffermi. Sous une forme polie, discrète, mais claire, aisément intelligible, la lettre du 31 décembre, s'il faut en croire plusieurs commentateurs de la presse, est une sommation respectueuse adressée au Pape de sacrifier ce qu'il a perdu, sous peine de perdre ce qu'il possède. Par cela même que la garantie des provinces encore soumises à l'autorité du St. Siège n'est accordée qu'en échange du sacrifice de provinces insurgées, il est très évident, de leur aveu, que le refus du sacrifice doit entraîner la perte de la garantie ; c'est à prendre ou à laisser. Au début de la crise, tout était promis sans condition ; huit mois à peine écoulés, on offre en échange d'une perte certaine, une caution conditionnelle.

“ Aussi aujourd'hui, ce n'est pas tel genre d'exercice ou telle partie du domaine du pouvoir temporel de la Papauté qui est en question ; c'est le pouvoir temporel tout entier, dans son principe le plus général et dans la moindre de ses applications.—Il ne s'agit plus de savoir si le Chef de l'Eglise gouvernera de telle façon, ou commandera à telles personnes, il s'agit de savoir s'il descendra du rang du Souverain, pour n'avoir plus à choisir qu'entre la condition de sujet et celle de proscrit.

Le souffle qui a porté l'Evangile à travers le monde a déposé sur la colline du Vatican le germe de la Souveraineté Pontificale ; l'Italien n'a pas le droit, aujourd'hui que l'arbre est séculaire et que tant de nations chrétiennes se sont assises à son ombre et seraient atteintes par les ruines, d'en saper la base, ou, ce qui reviendrait au même, d'en mutiler les racines et d'en détourner la sève. La question n'est donc pas exclusivement italienne, mais elle n'est pas davantage exclusivement catholique.

“ Est-ce qu'il y en a un seul qui croie la foi menacée et l'Eglise ruinée, parce que le Prince temporel serait momentanément suspendu ? En vérité, je ne puis m'empêcher de sourire, quand je vois des apprentis en histoire ecclésiastique, s'efforcer gravement de convaincre les catholiques que le pouvoir temporel n'est point essentiel au pouvoir spirituel ; que son existence n'est pas de foi ni son origine contemporaine de la Papauté elle-même. Continuez, ai-je envie de leur dire : Vous vous arrêtez trop tôt en si beau chemin ! Vous nous dites comment la Papauté est née ; nous vous disons comment elle a vécu. Elle est née dans

la pauvreté ; elle a vécu dans les traverses. Vous nous conduisez de la crèche aux catacombes ; nous vous conduisons de Valence à Savone, entre les tombeaux et les prisons des papes proscrits. La Papauté a passé son temps à être chassée de Rome et à y revenir, à y être assiégée et délivrée. Une fois de plus, ce n'est vraiment pas la peine d'en parler."

Rien de tout cela n'atteignit la durée de l'Eglise, ou l'intégrité de la foi. Vous ne pouvez savoir combien ces orages passagers de la surface se font sentir peu avant dans les profondeurs de nos croyances. Vous ne savez pas et vous ne pouvez pas savoir combien ce qui touche le bord de la robe sans tache, flottant sur la terre, est loin encore de la tête auguste qui se perd dans le nuage. Quand vous nous dites insolument de mieux distinguer l'ordre temporel de l'ordre spirituel, c'est vous qui ne savez pas et qui ne pouvez pas savoir ce que cette distinction est pour nous, et combien les agitations des temps sont loin d'ébranler les convictions qui tendent à l'éternité.

Mais, si ce ne sont ni les Italiens, ni les catholiques, qui ont ici exclusivement et principalement le droit de se faire entendre, qui est-ce donc qui est vraiment intéressé, qui est-ce qui a sujet d'être effrayé, et qui est-ce qui doit l'être ? ah ! je vais vous le dire : Ce sont tous ceux, catholiques ou non, qui ouvrent leurs yeux de sang-froid sur l'état présent de l'Europe et de la France, au lieu de les détourner par étourderie et de les fermer par précaution.

Après plusieurs considérations où M. de Broglie montre que l'Eglise n'a rien à craindre de toutes ces tentatives, il termine ainsi cet article intéressant dont nous avons présenté ici, aussi succinctement que possible, les traits les plus saillants.

.....

" Mais alors voici ce qui m'alarme : la main de la France, elle est très-forte au dehors : elle est encore plus forte au dedans. C'est la main d'un pouvoir immense, que dix révolutions,—chose étrange !—ont successivement accru : pouvoir très différent de toutes les vieilles autorités de l'Europe qui vivent de traditions et de souvenirs, et dont les débris s'écroulent à chaque souffle du temps nouveau : pouvoir retrempé, au contraire, dans les eaux populaires, et porté dans les flancs de la société moderne. A ce pouvoir, l'administration donne mille bras et la centralisation une seule tête. Il a une armée incomparable qu'il peut jeter à volonté à droite ou à gauche. Sa pensée vole avec la rapidité de l'éclair, et ces canons vont atteindre ceux mêmes qui n'en entendent pas le bruit. Une combinaison savante de vieilles et de nouvelles lois a mis entre ses mains toutes les sources et tous les fruits de l'activité sociale : la justice, la publicité et la richesse. A ce pouvoir, je ne connais qu'un seul égal, et même qu'un seul supérieur, c'est celui de l'Eglise catholique. Sur la surface de la France, je ne conçois qu'une seule autorité, qui ne relève pas de lui, c'est l'Eglise. Je ne connais qu'une seule porte

dont il n'ait pas la clef, c'est celle de la prière et de la conscience. Conçoit-on pourquoi il est grave, en face d'un tel pouvoir, d'amoinrir, fut-ce d'une ligne, la seule tête qui soit de niveau avec lui, et qui puisse le regarder en face ? Conçoit-on quel danger il y a à lui donner une prise nouvelle sur le représentant du seul domaine où il n'ait pas encore pénétré ? Cela est grave surtout pour ceux qui n'ont pas foi dans les promesses faites à l'Eglise, qui ne connaissent pas le ressort intérieur qui la soutient et qui peuvent craindre de la voir, si on tentait de l'asservir, faiblir et s'affaisser sous l'épreuve.

" Nous savons, nous, que cela ne sera pas : vienne l'épreuve, elle trouvera tous les cœurs prêts. D'autres, au début de ce siècle, l'ont déjà connue et traversée. Dépouillée, l'Eglise ne s'est pas laissée enchaîner. Elle a résisté, et sa résistance a été le signal du triomphe de l'esprit sur la matière, et de la conscience sur la force."

Les manifestations catholiques ont eu le même succès à Toronto, à Montréal et à Québec. Les différentes adresses qui ont été rédigées en cette circonstance seront toutes réunies, reliées ensemble et envoyées au St. Père, comme témoignage des sentiments des catholiques qui, émus de ses épreuves, ne cesseront de prier pour lui.

Une autre manifestation qui aura, nous n'en doutons pas, une heureuse influence dans les afflictions présentes, est la grande RETRAITE prêchée à la Paroisse de Montréal et à St. Patrice. Ces Eglises sont remplies, plusieurs fois par jour, d'assistants aux prédications, aux prières et aux exercices religieux. Outre le besoin que chaque population peut avoir de recourir, pour elle-même, à une source abondante d'enseignements et de bénédictions, dans le temps du Carême, il y a quelque chose de consolant dans les tristes circonstances où nous sommes et qui affligent l'Eglise entière, de voir ce concours immense aux pieds des autels dans ces jours de pénitence et de prières. Ces réunions si nombreuses et si suivies depuis le commencement, ont un aspect imposant qui pourrait émouvoir même les âmes les plus insensibles aux appels de la Religion. Combien les plus fidèles peuvent être touchés et invités au devoir de la prière, lorsqu'ils contemplent cette assemblée, si empressée, si avide de la parole de Dieu, si attentive et si recueillie. Et en même temps, il n'est personne, fût-il, depuis longtemps, des plus étrangers aux pratiques de la foi, qui ne doive sortir de là avec une pensée salutaire, sérieuse sur l'empire des grandes vérités de la Religion.

Le Souverain Pontife a demandé les prières de tous les fidèles, nous aurons eu au moins la consolation de voir nos Eglises continuellement remplies d'une foule aussi assidue à la parole de Dieu qu'aux saints exercices de la prière.

Si l'Eglise rencontre de telles amertumes et de telles tristesses, combien doit-on encore plus apprécier le bonheur des âmes qui, bien préparées aux surprises de

la mort, quittent la terre en ce moment. C'est la réflexion que l'on pouvait faire en particulier, en accompagnant de ses vœux Madame Marie Joseph Leduc, veuve de M. François Désautels, si dévouée à la piété, aux bonnes œuvres. On nous a assuré qu'elle avait consacré plus de quinze ans à travailler gratuitement à la confection et à l'entretien des plus beaux ornements de la Paroisse et d'autres Eglises. Depuis longtemps elle s'était retirée loin du monde pour se livrer plus entièrement aux pensées sérieuses; le monde brillant et livré aux vanités du siècle la connaissait peu, ou l'avait peut-être même oubliée : c'est une raison de plus pour que nous la mentionnions dans ces pages consacrées à tout ce qu'il y a de bon, d'estimable et de vraiment utile. Dieu l'a rappelée à lui à l'âge de 60 ans, le 6 du mois de mars; ses dépouilles mortelles reposent dans l'Eglise de Notre-Dame de Toutes-Grâces.

Nous commençons aujourd'hui à publier dans nos colonnes quelques-uns des discours prononcés en faveur du SOUVERAIN PONTIFE. Ce sont autant de magnifiques et brillants témoignages de notre foi et de notre sympathie envers le PÈRE commun des fidèles.

#### Discours de l'Honorable G. E. Cartier,

PREMIER MINISTRE, PRONONCÉ DANS LA SALLE DE L'UNIVERSITÉ, À QUÉBEC, LE 4 MARS 1860.

Monseigneur et Messieurs,

Je saisis cette occasion pour vous exprimer ma reconnaissance de ce qu'il m'est offert de témoigner mes plus grandes sympathies au St. Père, actuellement exposé à tant de tribulations. J'ai l'honneur d'avoir entre les mains une résolution dont je ferai bientôt la lecture à l'assemblée; mais avant de le faire, je demande à cette assemblée qu'elle soit assez bienveillante pour m'écouter quelques instants.

Monseigneur, le sentiment religieux est un sentiment inhérent à l'homme. Depuis que l'homme est sur la terre, la grande question qui dépasse et déborde toutes les autres, a été la question de religion, la question du sentiment religieux. Dans les différents pays où l'on jouit de plus ou moins de liberté, les hommes s'agitent plus ou moins par rapport à la chose publique; mais aussi il y a des peuples où cette agitation n'existe pas, où la population semble indifférente sur ce point. Mais il n'existe pas une nation, pas un peuple au monde, où la question religieuse ne remue pas le cœur humain. C'est un grand thème qui a toujours agité l'homme et qui l'agitera tant que le monde sera monde.

Le sentiment religieux accompagne et favorise la foi. Or, cette foi est plus ou moins active et fervente; elle produit dans le monde des résultats plus ou moins grands. Mais s'il est une religion au monde où le sentiment religieux développe une foi plus sincère, c'est sans contredit la Religion Catholique, à laquelle

nous nous faisons gloire d'appartenir. Oui, pour le Catholique, le sentiment religieux et la foi ne sont pas des lettres mortes. Tous les catholiques, il est vrai, ne sont pas pieux au même degré; nous n'avons pas tous, par exemple, Monseigneur, l'avantage d'avoir votre piété; mais y a-t-il une seule personne dans cette assemblée, qui en fait de Foi, se croie surpassée par une autre? Eh bien! Monseigneur, puisqu'il en est ainsi pour le catholique, tout ce qui intéresse sa foi le touche le plus vivement.

Aujourd'hui, de quoi s'agit-il dans le monde catholique? Il s'agit du Chef visible de l'Eglise que l'on veut humilier, dépouiller et opprimer. Donc, nécessairement tout le monde catholique s'émeut: car pour le catholique, le Pape n'est pas seulement une individualité sacerdotale, un simple ministre de la Religion: il représente, il personnifie la grande corporation des catholiques du monde entier; il relie les catholiques sur la terre au Rédempteur dans le ciel.

Il est affligeant pour nous, catholiques, de voir qu'une grande partie des amertumes qui affligent notre St. Père sont dues à des puissances catholiques, à une nation, surtout, à laquelle nous appartenons, non seulement par la foi, mais encore par le sang. Nous connaissons tous les incidents qui ont donné lieu à la malheureuse guerre d'Italie. Pour ma part, j'aime à dire ici que cette guerre m'a toujours affligé. En effet, n'était-il pas visible que, du moment où cette guerre s'était déclarée, les éléments les plus hideux de la démocratie italienne se mettraient en activité? Il est malheureux que la France et l'Autriche ne se soient pas entendues avant de croiser leurs armes puissantes. Les deux nations ont prouvé qu'il y avait du courage de part et d'autre; les soldats de la terre de nos ancêtres ont prouvé qu'ils savaient gagner des victoires. Mais quand on réfléchit que les victoires de Magenta et de Solferino ont pour résultat d'accabler de douleur notre St. Père le Pape, n'y a-t-il pas là quelque chose de poignant pour un cœur catholique?

Lorsqu'on ouvre l'histoire des temps modernes, il est impossible de ne pas s'apercevoir qu'il y a quelque chose de malheureux dans toutes les relations qui ont eu lieu entre le St. Siège et les membres de la famille Bonaparte, qui ont présidé aux destinées de la France. En 1796, nos yeux tombent sur le bon Pie VI; nous voyons ses Etats envahis par l'oncle du présent Empereur, qui n'était alors que général. En 1798, il est pris au Vatican, et bientôt il meurt captif. Et son crime était de n'avoir pas voulu reconnaître la validité du décret de 1789, qui proclamait la *Constitution civile* du clergé français. Quelques années après, nous voyons le 1er Napoléon, le Grand Empereur, outré de la résistance noble qu'il opposait à ses vues ambitieuses, persécuter le parent de Pie VI, l'infortuné Pie VII. Ce Pontife ne voulait pas consentir à ce que ses ports fussent fermés aux vaisseaux anglais, et à ce que son territoire devînt le théâtre de la guerre entre les nations avec lesquelles il était en paix.

Il n'y avait pas là de crime ; et cependant le Pape Pie VII est fait prisonnier, conduit à Savone et en 1812 à Fontainebleau, où il demeura jusqu'en 1814, époque à laquelle il fut délivré par un concours d'événements qui, (chose remarquable !) ont eu pour conséquence de rendre captif celui qui l'avait emprisonné. Il y a, Monseigneur, un grand enseignement pour tous ceux qui veulent y réfléchir, et surtout pour l'Empereur actuel qui connaît mieux que personne l'histoire de son parent, Napoléon Ier. Espérons qu'il fera de sérieuses réflexions sur ces coïncidences remarquables, et que ces réflexions auront pour résultat de l'amener à de meilleurs sentiments à l'égard de la Papauté.

Le Pape a ses ressources dans la souffrance et même dans le martyre. Sans doute, la persécution peut le faire disparaître de cette terre ; mais la catholicité, elle ne peut pas disparaître ; et que les persécuteurs de Sa Sainteté fassent bien attention que si le Pape ne maîtrise pas la force matérielle, il maîtrise le sentiment et le cœur de deux cents millions d'hommes. Le Pape n'a d'autres armes que la patience, la souffrance et la persévérance dans la souffrance ; mais s'il y a un ordre providentiel qui gouverne les choses humaines, à plus forte raison existe-t-il une providence qui régit les intérêts de la religion.

Je le déclare donc en toute sûreté, il est impossible que Sa Sainteté joue le rôle qu'on lui destine : celui de pensionnaire dans la ville sainte, aux frais de telle et telle province qui lui paiera tribut. Non ! le Pape ne peut être mis à la portion congrue. Ce rôle ne convient pas à la dignité du Chef de l'Eglise. Les nécessités de l'Eglise catholique exigent qu'il en soit autrement, et il en sera ainsi : *nul pouvoir humain ne peut l'empêcher*. Voudrait-on, par hasard, faire jouer au Pape un rôle semblable à celui du patriarche de Constantinople, entouré de Musulmans, sans dignité, sans propriété et actuellement tombé de son antique splendeur ? Le patriarche de Constantinople est peut-être au moins entouré d'honnêtes Musulmans. Mais le Pape, de qui serait-il entouré, si les desseins pervers de la révolution recevaient leur accomplissement ? *Du hideux Mazzini ! Des confédérés !* De ces conspirateurs qui ont assassiné Rossi, son premier ministre ? Est-ce ce rôle que les catholiques sincères veulent faire jouer à Sa Sainteté qui représente le Christ sur la terre ! Sans doute un bon catholique peut quelquefois, si vous le voulez, se laisser tromper par des arguments captieux, mais à la première réflexion il aperçoit les conséquences déplorables où le conduiraient des principes faux et contradictoires.

Monseigneur, nous avons l'avantage, nous Canadiens, de vivre sous un Gouvernement où nous pouvons exprimer avec toute liberté notre sympathie pour le Chef de l'Eglise Catholique. Cet avantage est un grand bonheur pour nous aujourd'hui. Avec votre permission, Monseigneur, je me permettrai de citer

le texte d'une dépêche écrite par un Ministre anglais, de qui j'ai eu l'honneur de recevoir l'hospitalité, lors de mon voyage en Angleterre. Elle fera voir comment un gouvernement protestant sait apprécier la position de Sa Sainteté. Je me bornerai à citer le passage où l'Angleterre conseille aux Gouvernements Français et Autrichien de ne pas rompre la paix, parce que la guerre mettrait en activité les plus mauvaises passions de l'Italie ; et l'événement prouve qu'on ne s'est pas trompé.

.....  
 " Dans cette guerre, la France aurait plus d'argent  
 " et de sang à dépenser contre un ennemi puissant par  
 " sa force militaire et sa détermination de combattre  
 " jusqu'à la dernière extrémité, tandis que, d'un autre  
 " côté, les phases de la lutte donneraient une vie nou-  
 " velle à cette classe redoutable d'hommes qui n'atten-  
 " dent que l'anarchie pour la réalisation de leurs vues  
 " ambitieuses et l'assouvissement de leur avarice."

.....  
 Cette dépêche a été écrite par lord Malmesbury, Ministre des affaires étrangères sous le ministère Derby, le 10 janvier 1859, deux mois avant la guerre.

Je suis bien aise, Monseigneur, de faire part de ces sentiments à cette assemblée. Comme Catholique, oui, Monseigneur, j'aime à le faire reconnaître, nous vivons sous un gouvernement qui permet à Sa Sainteté de vous adresser des encycliques, de les lire dans vos cathédrales, de les faire lire dans les églises paroissiales par les curés, de les faire publier par la presse, sans que personne vous inquiète. Nous vivons sous un gouvernement où le catholique peut à la fois s'attacher au service de l'Etat et à la belle association de St. Vincent de Paul ; servir son pays et servir les pauvres.

Monseigneur, je sens que j'ai déjà abusé de l'attention de cette bienveillante assemblée ; cependant, j'espère qu'elle me permettra encore quelques courtes observations.

Nous, catholiques, nous savons que rien ne peut prévaloir contre l'Eglise ; mais nous savons aussi que la prière est la grande arme du catholique. Votre piété nous est connue, Monseigneur. Nous savons que lorsque vous priez, vos prières ne peuvent manquer d'être efficaces. Vous priez, Monseigneur, pour le Souverain Pontife ; nous aussi, mais nos prières sont très peu ferventes, et ne peuvent qu'être bien faibles. Cependant, Monseigneur, unies aux vôtres, nous pouvons justement espérer qu'elles auront un plus grand poids.

Et cette espérance est d'autant mieux fondée, Monseigneur, que nous savons aussi que des prières ferventes partent du cœur de ce Pontife vénéré pour ceux mêmes qui le persécutent et en particulier pour le fils aîné de l'Eglise qui semble aujourd'hui manquer à ses devoirs. Grâce à ce puissant concours de prières, l'Empereur des Français, il nous est permis de l'espérer, rentrera dans le droit chemin, et fera encore le bonheur et la joie de Pie IX.

## Discours de l'Hon. P. J. O. Chauveau,

Prononcé dans l'Eglise Paroissiale de Montréal, le 26 Février, dans la

GRANDE DEMONSTRATION des CATHOLIQUES en faveur de PIE IX.

Monseigneur, M. le Président et Messieurs,

Si quelqu'étranger entrait dans cette enceinte, il se demanderait sans doute à lui-même : que se passe-t-il donc dans le monde que cette vaste basilique, destinée à ne connaître que les sons harmonieux de l'orgue, les chants pieux des lévites, entende aujourd'hui les mille voix d'une grande assemblée populaire et les discours d'orateurs laïques? Que se passe-t-il dans le monde qu'à cette heure de la nuit, l'Eglise de Ville-Marie, au lieu de la lueur incertaine de ses lampes, soit illuminée comme pour un jour de fête, et que le religieux silence de l'Edifice sacré soit troublé par des harangues profanes?

Ce qui se passe dans le monde, Messieurs, d'autres Orateurs vous l'ont dit dans d'éloquents et savants discours; ce qui se passe dans le monde, c'est que le Chef de notre Religion est menacé, c'est que l'erreur et la haine ont cru trouver le faible d'un système religieux qui leur résiste depuis *dix-huit siècles*; c'est qu'elles ont cru trouver un prétexte pour frapper le Père sans que toute la famille en fût émue; c'est qu'elles se sont trompées dans leur sacrilège espoir!

Mais on dira peut-être : à quoi bon? Que pouvons-nous dans notre petit nombre et dans notre isolement? Qui donc nous entendra et qui s'occupera de nous? MM., depuis quand une voix, si faible qu'elle fût, a-t-elle pu s'élever, en faveur d'une cause juste, sans que Dieu lui prêtât la force qui lui manquait? Depuis quand faut-il avoir le nombre ou la puissance de son côté pour oser dire son mot dans les grands débats de l'humanité? Si, d'ailleurs, nous sommes peu nombreux, si nous vivons dans une région du globe encore peu connue, nous faisons partie de la *catholicité*. Nos pères, compagnons héroïques des missionnaires, et martyrs comme eux, combattaient et mouraient l'un après l'autre dans l'obscurité de la forêt; mais leur mort obscure était loin d'être inutile à la Religion ou à l'humanité. C'est le privilège de l'unité catholique d'élever à sa hauteur et à sa puissance tout ce qui en fait partie.

Et l'on dira peut-être encore : que nous importent les affaires des Romagnes? Que nous font à nous les démêlés du Pape avec ses sujets temporels; que ceux-là seuls qui ont l'épée et le canon à leur disposition se mêlent de ces choses!

Que nous font les affaires de la Romagne? Que nous fait le pouvoir temporel du Pape? Ah, MM., nos parents nous l'ont dit, lorsqu'enfants, ils nous tenaient sur leurs genoux; nos prêtres nous l'ont dit, lorsqu'enfants, nous suivions les humbles enseignements du catéchisme, le Pape est le *Père commun des fidèles*. Et quel fils verrait amoindrir le pouvoir, la fortune, la grandeur de son père sans en témoigner sa douleur?

Certes, si la souveraineté temporelle du Pape était étrangère aux intérêts religieux du catholicisme, qu'on me réponde franchement, qui s'occuperait de l'Italie? Qui parlerait de l'indépendance des Romagnes, ou de leur annexion au Piémont? Que veut dire cet enthousiasme de commande, lorsque l'héroïque Pologne est encore dans les fers et que nul ne songe à la délivrer? Si nous pouvions être étourdis par des mots retentissants; aveuglés par de trompeuses images de liberté et d'indépendance, les chants de triomphe des éternels ennemis de notre Religion ne suffiraient-ils pas pour nous détromper?

Mais on dira : le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel doivent demeurer séparés : vouloir les réunir et les confondre dans une même personne, c'est un abus. Plaisante idée, surtout lorsque tous ceux qui se sont séparés de l'unité catholique ont fait, quand ils l'ont pu, du chef d'un état le chef de leur religion! Notre Gracieuse Souveraine règne en paix sur des millions de catholiques et de dissidents, tandis qu'elle est le *chef de l'église anglicane*; le Czar règne sur des peuples innombrables, de langues, de cultes et de mœurs divers, tandis qu'il est le *chef de l'église moscovite*; et le Sultan lui-même règne sur des millions de chrétiens, tout en étant le *chef de l'Islamisme*. L'Europe entière est prête à garantir et à défendre l'intégrité de ses possessions. Et le Pape seul, le *Chef spirituel de deux cent millions de catholiques*, ne pourrait point posséder quelques Etats, qui lui appartiennent à d'aussi justes titres que ceux que peut faire valoir, n'importe quel autre souverain de l'Europe?

Messieurs, il y a deux empires sur lesquels le soleil ne se couche pas : l'un est l'empire temporel de notre Glorieuse Souveraine qui s'étend dans toutes les régions du globe; l'autre est l'empire spirituel du Souverain Pontife, empire qui, suivant une promesse sacrée, s'étend jusqu'aux confins de la terre. Nous avons appris dès notre enfance à vénérer ces deux empires, à rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; et je défie qui que ce soit de dire qu'aucun autre enseignement que celui de la soumission la plus parfaite à notre souveraine, à nos lois et à notre constitution ait jamais été prêché par les Evêques et les prêtres catholiques de ce pays. Et c'est pour cela que, lorsque aujourd'hui, sous de vains prétextes, l'indépendance et l'honneur du pouvoir spirituel sont menacés, nous nous réunissons sous la protection des lois sages et libérales qui nous régissent pour joindre notre voix à celle des catholiques du monde entier.

Sans doute que l'existence de l'Eglise ne dépend pas uniquement du pouvoir temporel des Papes; sans doute que l'Eglise est aussi grande et plus grande encore dans la persécution que dans la liberté! Mais qui donc, aimant son Eglise, ne préférerait point pour elle la liberté à la persécution, l'indépendance à la contrainte, la gloire au mépris, le Vatican et St. Pierre au Colysée et aux catacombes?

Notre démarche n'eût-elle d'autres résultats que de témoigner de notre attachement et de notre dévouement envers un illustre Pontife, que ses ennemis d'aujourd'hui ont un jour acclamé comme leur libérateur, ne serait-ce point déjà quelque chose ? Mais il y a plus, il y a dans notre siècle une solidarité entre les nations chrétiennes ; il y a une opinion que l'on pourrait appeler l'opinion publique de la chrétienté ; il y a comme un tribunal de la conscience collective des nations devant lequel les princes les plus puissants sont tenus de plaider leur cause ! C'est pour obtenir un arrêt favorable de ce tribunal suprême que l'un des Souverains les plus absolus de l'Europe n'a point dédaigné, dit-on, de prendre la plume, en déposant l'épée qu'il venait d'illustrer à Magenta et à Solferino, et d'entrer dans la lice, avec ces immortels pamphlétaire qui s'appellent Montalembert, Dupanloup, Villemain. Pour être involontaire peut-être, ce magnifique témoignage rendu à la puissance morale et intellectuelle n'en est pas moins un des plus consolants que ce siècle ait vu produire.

Mais si les princes les plus puissants ont à se défendre devant ce tribunal, toutes les voix du monde doivent y être entendues. Eh bien ! que la nôtre se joigne à celle de tous les autres catholiques pour réclamer l'intégrité du patrimoine de St. Pierre, qui est celui de l'Eglise, *qui est le nôtre* ; qu'elle s'élève de cette imposante assemblée pour protester contre la spoliation, sous quelque prétexte qu'elle se prépare et s'accomplisse ; et à tout événement, il nous restera la pensée consolante d'un acte de justice et de piété filiale, d'un grand devoir accompli.

### ÉTUDES DE MŒURS.

#### L'ÉMIGRATION OU PIERRE SOUCI,

PAR

M. PAUL STEVENS, Homme de Lettres,

Lue dans le Cabinet de Lecture Paroissial, le 14 Janvier 1860.

(Suite et fin.)

*Pierre Souci*, après avoir lu attentivement cette enseigne :

AU RENDEZ-VOUS DES CANADIENS,

—JOHN DURAND, BOARDING-HOUSE,—

*Repas à toute heure.*

Eh bien, dit-il, nous dînerons ici, et traversant la rue, il entra ; il vit alors une pièce assez vaste, plus longue que large, garnie de tables inoccupées pour la plupart, qu'un nègre, d'une stature athlétique, et du plus beau noir, était occupé à couvrir de nappes d'une propreté *équivoque*. Le plafond, bas et enfoncé, était supporté par des étaçons de bois en forme de colonnettes, et allait en se retrécissant vers le comptoir où un bec de gaz, à moitié ouvert, dans le double but d'éclairer la *barre* et d'allumer les *pipes*, jetait une lueur blafarde sur les figures d'une demi-douzaine d'individus en train de boire et causant bruyamment. L'odeur méphitique du gaz, l'air par-

*fumé* s'exhalant de la cuisine et des pipes, les éclats des voix des consommateurs dont l'accent nazillard et traînant accusait l'ivresse, firent presque regretter à *Pierre* de s'être aventuré dans cette taverne. Il n'en alla pas moins cependant prendre place à la table la plus éloignée, et demanda à dîner. *Pierre* eut bientôt terminé son repas, car il n'avait voulu accepter qu'un modeste plat de mouton bouilli, coté un chelin sur la carte, quoique le nègre lui eût indiqué avec une volubilité étonnante, une dizaine de mets plus ou moins baroques ; et il se disposait à payer son écot et à sortir au plus vite quand la bonne et franche figure de l'hôtelier fit irruption dans la salle.

La vue de cet homme lui fit du bien. Un pressentiment secret dont il ne pouvait se rendre compte lui disait : Tu trouveras dans ce compatriote un ami et un guide sûr, vas à lui et interroge son expérience. *Pierre* alla donc à l'hôtelier et lui demanda s'il y avait loin pour aller aux *mines*. Ce dernier reconnaissant de suite qu'il avait affaire à un Canadien fraîchement débarqué, au lieu de répondre, se mit au contraire à questionner. Peu à peu la conversation devint plus générale, et *Pierre* l'ayant enfin ramenée à son point de départ :

—Des *mines*, il y en a partout, mon cher monsieur Souci, mais les bonnes *mines* commencent à se faire rares.

*Pierre*, s'apercevant qu'il avait devant lui un honnête homme, et cédant à ce besoin d'expansion qu'éprouvent tous les malheureux, se mit alors à raconter à son hôte, sans omettre le moindre détail, toutes ses mésaventures depuis son arrivée en *Californie*.

—Ah ! les canailles, exclama le père Durand. Tenez, monsieur Souci, je vous le dis en toute vérité, car je les connais bien, depuis six ans que je suis sur ce bord-ci, les trois quarts des Yankees ne valent pas les quatre fers d'un chien. Mais à propos, qu'allez-vous faire maintenant ? Vous n'irez pas loin avec deux *piastres*, et d'ailleurs, il ne faut pas songer aux mines pour le moment. Voilà la saison des pluies qui approche, et les travaux vont être suspendus. Vous m'avez l'air bon enfant ; vous resterez ici avec nous, si vous le voulez, jusqu'à ce que les travaux reprennent. D'ici à ce temps-là, vous apprendrez à connaître votre monde. Il vient ici toutes sortes de gens. Vous m'aidez comme vous pourrez, et je vous apprendrai la cuisine, ce qui ne vous sera pas inutile plus tard, car dans ce pays-ci, voyez-vous, il est bon de savoir un peu tout faire et faire de tout.

*Pierre* accepta avec reconnaissance l'offre de M. John Durand, et le soir même, il écrivit à ses parents qu'il était arrivé, sain et sauf, à San-Francisco, après une traversée de cinq mois et demi, *qu'il se portait très-bien, et que des circonstances indépendantes de sa volonté*, l'avaient empêché de donner plus tôt de ses nouvelles. Il leur faisait part en même temps de ses espérances de fortune, disant qu'il allait bientôt partir pour les *mines*, et avait omis soigneusement

tout ce qui aurait pu laisser percer les moindres craintes pour l'avenir. Pourquoi, se disait-il, en tâchant d'excuser cet innocent mensonge, affliger mes bons parents, et les rendre malheureux par des pressentiments sinistres ? Si le bon Dieu permet que je réussisse, les espérances que je laisse entrevoir d'avance se seront réalisées ; mais si j'allais leur raconter ma pénible position, les bonnes nouvelles que j'aurais à leur envoyer plus tard, arriveraient beaucoup trop lentement pour sécher les pleurs qu'auraient fait couler leurs inquiétudes sur mon sort.

Après un séjour de trois mois chez le père Durand, *Pierre* partit pour les mines. Une fois sur les lieux, notre ami qui n'avait aucune expérience du métier, crut faire une excellente spéculation en se mettant à piocher aux risques et périls de deux Américains qui l'engagèrent pour toute la saison à raison de quatre piastres par journée de travail.

Voyez-vous, d'ici, Mesdames et Messieurs, notre pauvre Pierre, grattant, creusant, minant, suant à grosses gouttes, tantôt dans l'eau, tantôt dans la boue jusqu'aux genoux, avec un soleil de feu au-dessus de la tête, et pour compagnons quelques misérables nègres et quelques Irlandais suant et gémissant comme lui, tandis que nos deux yankees, nonchalamment étendus sur des peaux de buffle et fumant comme des tuyaux de cheminée à l'ombre de leur tente, surveillaient ces forçats en gourmandant leur paresse. Au bout de huit semaines, *Pierre*, qui en avait assez de ce chien de travail, et surtout fatigué des mauvais traitements de ses deux tyrans, leur réclama son dû : ceux-ci, après quelques difficultés, le payèrent en billets de banque crasseux.

*Pierre* se dirigea alors plus loin. Après deux journées de marche, il arriva à un certain endroit où une dizaine de mineurs lui parurent travailler gaiement et avec ardeur. S'imaginant qu'il n'avait qu'à se présenter pour être reçu à bras ouverts, *Pierre* alla résolument aux travailleurs ; mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'aux premières paroles qu'il prononça, en hasardant un joyeux bonjour, il reçut pour toute réponse, d'un individu qui paraissait le chef de la bande, cette apostrophe brutale qu'il ne se fit pas répéter :

— Au large, chien d'Allemand, et vite... ou nous te secouerons la carcasse de telle manière que tu t'en souviendras encore au jour de tes noces.

Allons, pensa tristement *Pierre*, les *Yankees* ne sont guère plus hospitaliers que polis. Le père Durand a mille fois raison et je commence à croire que ses sentiments, à leur égard, ne sont pas exagérés.

Vers le soir, notre chercheur d'or, accablé de fatigue et les pieds meurtris, aperçoit à une assez grande distance, les fumées d'un campement nombreux. Il aurait, en ce moment, donné de grand cœur la moitié de sa petite fortune, pour se voir transporté tout-à-coup à côté d'un de ces feux lointains, où devaient se trouver sans doute quelques compatriotes, car l'ex-

périence lui avait déjà appris que les distances sont trompeuses au désert, et dans l'état de prostration où il se voyait, il calculait, avec un effroi voisin du désespoir, la longueur de chemin qui le séparait encore de cette autre terre promise.

Heureusement pour *Pierre*, il côtoyait alors un ruisseau qui devait être rivière dans la saison des pluies. Il s'assit péniblement sur le bord, et après avoir ôté ses chaussures poudreuses et retroussé ses pantalons jusqu'au-dessus du genou, il trempa ses pieds endoloris dans l'eau fraîche. Ce bain ranima quelque peu ses forces, et *Pierre* se remit en route, l'œil fixé sur ces fumées bleuâtres, s'élevant comme autant de panaches vers le ciel étoilé. Quelquefois un hurlement sinistre, forcé, réveillant les échos, venait frapper l'oreille tendre du voyageur, et lui faisait presser le pas, malgré sa lassitude.

Enfin, il arriva en face du camp. Les aboiements de plusieurs chiens signalèrent sa venue. *Pierre* n'en continua pas moins sa marche, mais bientôt un éclat de feu partant du haut d'une charrette renversée, illumina la figure d'un mineur faisant le guet, et un effrayable coup de fusil retentit au loin. *Pierre* entendit deux ou trois balles passer en sifflant autour de ses oreilles, et soit excès de frayeur, soit excès de fatigue, tomba par terre ne bougeant pas plus qu'un mort.

Cependant on était venu à lui. *Pierre* se laissa emporter comme une masse inerte, les jambes et les bras pendants, et se sentit déposer doucement près d'un bon feu. Lorsqu'il se réveilla le matin, il se vit entouré de plusieurs individus, au visage bruni par le soleil, se livrant aux suppositions les plus contradictoires sur son compte, dans un langage aimé qui caressa ses oreilles mieux que la plus douce musique.

Il se trouvait enfin au milieu de ses compatriotes : aussi oublia-t-il bien vite ses fatigues et ses déboires, et dès le lendemain il recommença à miner avec une énergie d'autant plus grande qu'il travaillait pour son propre compte. Chaque jour lui rapportait quelque chose, et il voyait avec un orgueil légitime, s'enfler, petit à petit, le sac de peau contenant sa poudre d'or. Une fois même que les souvenirs classiques assaillaient sa mémoire avec plus d'opiniâtreté que de coutume, il avait poussé la témérité jusqu'à s'appliquer, tout en le récitant avec emphase, ce vers de Virgile :

*Audaces fortuna juvat, timidusque repellit.*

Mais, hélas ! le pauvre *Pierre* comptait sans la maladie et surtout sans les médecins de Californie et la friponnerie de ses premiers maîtres.

Un beau matin, ou plutôt un triste matin, il ne put aller aux mines. La fièvre le retenait au camp, cloué sur une misérable robe de buffle appartenant à un de ses compagnons. Une soif ardente le dévorait, et quoiqu'il pût faire pour l'étancher, le feu qui circulait dans ses veines, desséchait sa gorge enflammée. Pour comble de malheur, le pauvre malade tomba entre

les mains d'un *Sangrado Yankee* dont tout le bagage médical se composait d'une trousse et de quelques onces de *calomel* et de *quinine*. Grâce à l'excellente constitution de son sujet, le disciple d'Hippocrate le remit bien sur pied, à la vérité, après un traitement d'un quinzaine de jours ; mais il ne lui laissa pas un *grain de sa poudre d'or*, et poussa même la barbarie jusqu'à lui ôter toute envie d'en chercher de sitôt.

—Si vous retournez aux *mines*, avait-il dit en recevant le contenu du *petit sac de Pierre*, vous courez dix chances contre une que la fièvre vous reprendra, et les *rechûtes* sont presque toujours mortelles.

Que faire ! *Pierre* était jeune et tenait à la vie ; et puis il lui restait encore les 192 piastres en billets de banque qu'il avait reçus en paiement de ces premiers maîtres ; profitant donc d'une caravane qui s'en retournait à San-Francisco à petites journées, il quitta les *mines*.

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

De retour à la ville, *Pierre*, voulant avoir de l'or, présenta ses billets de banque à un courtier. Celui-ci, après les avoir examinés, déclara à notre ami consterné qu'il y avait un escompte de 95 par cent sur chacun d'eux, et lui demanda de qui il les tenait.

—De deux misérables yankees, répondit sourdement *Pierre*, qui m'avaient engagé aux *mines* moyennant quatre piastres par jour.

—Comment, imbécile, grommela le courtier dont l'oreille avait été désagréablement chatouillée par ce qualificatif de *misérable*, comment, vous allez gratter du bon or pour vos maîtres, et vous acceptez en paiement du méchant papier qui, avant quinze jours, ne sera plus même bon à allumer votre pipe ? Voyons, voulez-vous que je vous les change : vous avez ici cent quatre-vingt-douze piastres ; déduction faite de l'escompte, il vous reviendra neuf dollars et soixante cents. Eh bien ?...

—Donnez, dit *Pierre*, et il sortit tristement en prenant la direction du *Rendez-vous des Canadiens*.

—Comment c'est vous, Monsieur Souci ? déjà de retour ! s'écria le père Durand, du pas de sa porte en voyant *Pierre* venir à lui. Il faut que vous rapportiez beaucoup, ou rien du tout, pour avoir quitté les *mines* si tôt ! Allons, entrez me conter ça, et montrez-moi votre *magot*. Avec moi il n'y a pas de danger d'être pillé, vous le savez bien.

*Pierre* avait achevé de raconter les résultats de sa campagne et paraissait profondément abattu. Allons, allons, du courage, mon cher ami, lui dit le père Durand, en le frappant familièrement sur l'épaule : Je vous le disais bien, les trois quarts des Yankees ne valent pas les quatre fers d'un chien, et vous êtes trop honnête garçon pour vivre parmi eux. Si j'avais un conseil à vous donner, je vous engagerais à profiter d'une excellente occasion que j'ai de vous placer cette semaine. Le capitaine d'un vaisseau, en partance pour la Nouvelle-Orléans, m'a chargé de recruter son équipage, et si vous voulez utiliser vos talents culi-

naires, je puis vous embarquer comme maître-d'hôtel et vous gagnerez vingt piastres par mois. Mettons que la traversée dure trois mois, cela vous fera soixante piastres, avec lesquelles vous pouvez attendre quelque bonne place, ou bien continuer votre route en Canada. Je vous conseillerais cependant de courir votre chance à la Nouvelle-Orléans. Vous êtes bien instruit, et vous avez bonne mine. Qui sait si vous ne trouveriez pas là-bas dans le commerce, ce que vous avez vainement cherché par-ici ?

Il va sans dire, Mesdames et Messieurs, que *Pierre* accepta l'offre de l'excellent père Durand, et, le soir même, il prenait la haute direction des batteries de cuisine du *Flying fish*, trois-mâts américain, ayant sous ses ordres un nègre du plus beau noir, et un représentant du *Céleste-Empire* du plus beau jaune-cuir.

A son arrivée dans la capitale de la Louisiane, *Pierre* se mit aussitôt à la recherche d'un logement et n'eut pas de peine à trouver une pension modeste dans un des quartiers les plus peuplés de la ville. Puis, il se mit à parcourir la quatrième page des journaux ; il écrivit différentes lettres relatives aux annonces qu'il y trouva. Il faudra décidément que j'ai bien du malheur, se disait-il en cachetant ses lettres, si, parmi tous ces *annonceurs* je ne puis me faire agréer d'un seul. Les emplois, il est vrai, ne sont pas clairement spécifiés, mais il me semble que je pourrai toujours, d'une manière ou de l'autre, me rendre utile, et remplir ainsi, à la lettre, cette formule banale qui termine presque toutes les annonces que j'ai recueillies. Cependant les jours se passaient, et toutes ses lettres demeuraient sans réponse. *Pierre* qui n'avait aucune occupation pour tromper ses ennuis tomba peu à peu dans un morne découragement. Il ne sortait plus, et passait des journées entières, se promenant de long en large dans la misérable solitude de sa chambre à recapituler ses revers et à interroger tristement l'avenir.

Un matin qu'il avait passé une nuit plus agitée que les autres, *Pierre* s'habilla à la hâte et sortit en prenant la direction de la *levée*, bien résolu à ne pas rentrer sans avoir trouvé une occupation quelconque. Il est impossible, disait-il en se livrant à un monologue animé, que dans une grande ville comme celle-ci, un homme qui veut travailler ne trouve point d'ouvrage. J'irai charger ou décharger des bâtiments, s'il le faut, aider les maçons, gacher du mortier, n'importe, pourvu que je puisse secouer cette oisiveté qui me tue. Mais triple bête que je suis ! si au lieu d'avoir écrit aux personnes, j'étais allé les trouver, je serais peut-être placé depuis longtemps. Mahomet n'était pas un sot quand il disait à ses soldats : *mes amis, la montagne ne veut pas venir à nous, eh bien ! allons-nous-en à la montagne*. Allons, c'est dit, je veux faire comme Mahomet. Et *Pierre* se précipita dans un café où il parcourut d'un œil avide le premier journal qui lui tomba sous la main. Victoire ! enrelle ! en-

fin.....murmura bientôt cet autre *Paturot* à la recherche d'une position sociale, et il se mit à transcrire au crayon l'adresse ci-dessous, d'une main tremblante ;—car la joie fait trembler quelquefois.—*Le Docteur Killmany a besoin immédiatement d'un jeune homme capable d'avoir soin de son bureau, et de tenir au courant son livre de visites.*

*Pierre* relut avec soin, en comparant l'adresse avec le texte par crainte d'erreur ; sortit du café après avoir salué profondément le garçon qui le regardait d'un air ébahi, et regagna sa chambre en courant. Après s'être habillé de son mieux, *Pierre* descendit les escaliers quatre à quatre, et se dirigea en toute hâte, vers le résidence du Dr. Killmany.

C'était un étonnant et singulier personnage que Monsieur le Docteur Killmany, chez qui notre ami *Pierre* se trouva installé le jour même qu'il lui présenta ses services. Au physique, on n'aurait pu rien trouver de plus laid ; figurez-vous, Mesdames et Messieurs, un homme taillé en poteau de télégraphe, possesseur d'un nez abominable dont les ailes longues et étroitement collées ne lui permettaient l'usage de la parole qu'en nazillant comme un canard ; supposons maintenant à cet homme déjà si heureusement doté par la nature, la poitrine aiguë, étroite, taillée en lame de rasoir, d'un coq-d'inde qui a passé un mauvais hiver, et pour achever ce portrait peu flatteur, ajoutons encore une paire de bras et une paire de jambes d'une longueur invraisemblable, terminés par des mains de squelette et une paire de pieds en forme de battoirs. Tel était monsieur le docteur Killmany, médecin-dentiste, domicilié et pratiquant à la Nouvelle-Orléans depuis près de dix mois lorsque *Pierre* entra à son service. Hâtons-nous d'ajouter que le docteur rachetait un peu les disgrâces de sa personne par l'élégance sévère de sa tenue, et la gravité de son geste.

Cet homme, avant de se faufiler dans le docteur corps qui a droit de saigner, de purger, voire même de tuer au nom de la science et de l'humanité, avait déjà fait trente-six métiers. Nul mieux que lui ne comprenait cet art, toujours difficile, de poser en public et de le tromper. En un mot, c'était un véritable *Yankee*, passé maître en fait de hâbleries, qui en aurait remontré à *Robert Macaire*. Tour-à-tour maquignon, vendeur d'esclaves, entrepreneur de cirque, banquier, artiste en daguerratypes, marchand de bibles, monsieur Killmany aujourd'hui, et demain monsieur Sharpfellow, tantôt dans une place, tantôt dans une autre, cet honorable personnage roulait gros train, et levait toujours le pied au moment où la justice se disposait à jeter un œil indiscret sur ses faits et gestes.

Il occupait, pour le moment, un logement splendide, dans le quartier le plus *fashionable* de la Nouvelle-Orléans. Son *office* richement meublé était garni de fauteuils rembourés en *caoulchouc*, dans lesquels les visiteurs s'enfonçaient malgré eux.

Sur une vaste table d'acajou se trouvaient rangés

avec symétrie une foule de paquets et de fioles élégantes à étiquettes dorées, revêtues de la *griffe* du docteur. On y voyait aussi, mais en plus petit nombre, des boîtes de *pilules d'Holloway*, excellentes pour le rhume, les affections de cœur et des pieds, le *Kathatron de Lyons*, capable de faire pousser une chevelure abondante sur la tête d'un rocher, et ce fameux *onguent mexicain* qui possède la rare vertu de guérir les chevaux et les enfants en bas âge.

*Pierre* avait, pour toutes fonctions, à se tenir dans l'*anti-chambre* meublée avec autant de luxe que l'*office* de son patron, afin d'inscrire les noms et résidences des visiteurs et de leur tenir compagnie en attendant qu'il les introduisît dans le *sanctum*, si son maître était occupé. Il va sans dire qu'il entraînait aussi dans ses attributions de faire les commissions. Grâce à ses réclames pompeuses, à ses innombrables affiches et surtout au luxe de son établissement, il pleuvait des malades chez M. le docteur Killmany, et, chose étrange et incompréhensible, dans les premiers temps, pour notre ami *Pierre*, il les voyait traités tous de la même manière.

Un jour, il avait introduit un petit vieillard d'un embonpoint exorbitant, qui s'était nommé en entrant, Monsieur *Greenhorn*. Dès que le petit homme se fut enfoncé dans un des fauteuils, le docteur prenant son air le plus grave, lui demanda de quoi il se plaignait en lui tâtant le pouls.

—D'une hydropisie, cher docteur, qui me fait souffrir depuis plusieurs mois.

—Le cas est grave ! bien grave !

—Hélas ! Oui, bon monsieur, j'ai été abandonné des autres docteurs.

—Ils ne vous auraient plus laissé quinze jours en vie, continua maître Killmany, en accentuant chaque syllabe.

—Hoh ! aie ! aie ! que dites-vous-là, cher docteur ! pouvez-vous faire encore quelque chose pour moi ? beuglait le patient d'une voix à faire pleurer un tigre.

—Montrez votre langue, répondait impassiblement le docteur. Bon : vous avez bien fait, cher monsieur *Greenhorn*, d'être venu me trouver aujourd'hui, car dans huit jours je n'aurais plus répondu de vous. Vous allez suivre de point en point le régime que je vais vous prescrire.

Maître Killmany prenant alors sur la table un fiole et un de ses paquets, les remettait au patient qui les recevait avec des marques du plus profond respect.

—Vous prendrez tous les jours six bouillons de dinde, mon cher monsieur *Greenhorn*, de deux en deux heures, en commençant à six heures du matin, et vous mettrez dans chaque une cuillerée de la poudre minérale contenue dans ce paquet. Cette poudre a une vertu merveilleuse. Elle provient de *carottes* qui ne poussent qu'au Brésil où j'étais allé, il y a cinq ans, pour guérir Sa Majesté Don Pedro, d'un coup de soleil. Lorsque je fis la découverte de cette précieuse racine, j'avais été piqué par un serpent à sonnettes et

je lui dois la vie. Vous n'oublierez pas non plus de vous graisser, soir et matin, le gras des jambes et des bras ainsi que les oreilles avec l'huile contenue dans cette fiole. Cela est de la dernière importance. En suivant rigoureusement ce traitement pendant six semaines, vous allez devenir aussi léger qu'à l'âge de quinze ans.

—C'est vingt-cinq piastres, monsieur Greenhorn.

—Aussitôt que la patient s'était exécuté, le docteur Killmany lui souhaitait le bonjour, et l'accompagnait jusqu'à la porte, en lui disant pour adieu : n'oubliez pas de venir me revoir demain, mon cher monsieur, et tout ira bien, je répons de vous.

Il y avait déjà un peu plus de deux ans que l'illustre et docte personnage pratiquait de la sorte, lorsqu'un beau jour il décampa sans tambour ni trompette, laissant pour gage de son retour le restant de ses fioles, deux paires de bottes qui tiraient la langue, quinze cents dollars de dettes et autant de dupes.

Pierre se consola d'autant plus facilement du départ un peu brusque de M. le docteur Killmany, qu'il avait réalisé une somme assez ronde de quatre cents piastres, et qu'il se sentait assez édifié sur les mérites de la grande République et de ses intéressants citoyens pour imiter l'exemple de son honorable patron, mais cette fois dans la direction de son clocher natal.

Un mois, jour pour jour, après son départ pour la Nouvelle-Orléans, le pauvre exilé volontaire, rentrant dans sa patrie, revit les bords du *grand fleuve*. A cette vue aimée, des pleurs de joie gonflèrent ses paupières et coulèrent lentement sur ses joues amaigries et brûlées du soleil.

Lorsqu'il rentra dans le village natal, la nuit était tout-à-fait venue, et les fenêtres des maisons, éparpillées le long de la côte, s'illuminaient une à une. Il faisait un temps magnifique. Des milliers d'étoiles scintillaient sur le fond bleu du ciel, comme autant de diamants, et reflétaient leur noble clarté sur la surface du *grand fleuve* polie comme une glace. A l'extrémité de l'horizon, la lune encore à moitié cachée par de légers nuages, montrait peu à peu son disque d'une grandeur démesurée et rouge comme de la fonte bouillante. Aucun bruit ne troublait le silence majestueux de la nuit. Quelquefois seulement on entendait la respiration puissante et cadencée d'un bateau à vapeur fendant les flots avec ses roues bruyantes, et l'aboïement monotone d'un chien de garde, que répétaient d'autres chiens de loin en loin.

La grande route était déserte, et celui qui avait vu, il y a cinq ans, partir le pauvre *Pierre*, d'un air si triomphant, si dégagé, si sûr de lui-même, ne l'aurait certes pas reconnu, tant la démarche mal assurée du voyageur annonçait la fatigue et de cruelles déceptions.

Il avançait d'un pas lent, inquiet, furtif, évitant avec le plus grand soin de passer le long des fenêtres éclairées. A mesure qu'il approchait de la maison paternelle, il reconnaissait les lieux de son enfance. Les

bords du *grand fleuve* étaient toujours les mêmes ; seulement de temps à autre, il remarquait que la grève s'était rétrécie, et que là, où il avait couru, enfant, pieds nus et un fusil sur l'épaule en quête de pluviers ou de canards, il y avait aujourd'hui de l'eau et des joncs. Parfois aussi une maisonnette qu'il avait vue jadis sur le bord de la côte était venue se placer de l'autre côté du chemin, et des arbres qui lui prêtait autrefois un ombrage si gai—doux abri des oiseaux—les uns étaient couchés tristement dans la rivière, montrant, çà et là, leurs branches dépouillées ; les autres abattus par la cognée avaient servi probablement à chauffer la famille pendant les longues et froides nuits d'hiver.

En longeant la clôture du cimetière sur lequel se projetait l'ombre de la flèche argentée de l'Eglise, comme si elle eût voulu protéger ceux qui dormaient leur dernier sommeil, *Pierre* vit quelques tombes de plus. Quelques-unes avaient déjà commencé à se couvrir d'un gazon clairsemé dont le vert tendre contrastait avec la teinte sombre des hautes herbes ondulant autour d'elles. Deux ou trois étaient toutes fraîches, et leur surface bombée, où se dessinaient encore les pelletées d'une terre noire et glaiseuse, faisaient tache dans le champ du repos. Un pressentiment sinistre lui traversa alors l'esprit, et cédant à une impulsion plus forte que lui, il franchit d'un bond la clôture, et se dirigea, l'œil ardent, le cœur battant à rompre dans sa poitrine, vers l'endroit du cimetière où il avait remarqué ces tombes nouvelles. *Pierre* en eut rapidement passé l'inspection ; arrivé à la dernière, il poussa un cri déchirant, et tomba à terre, à genoux, sur cette tombe, en face de cette croix de bois, en murmurant à travers des sanglots étouffés : mon père ! mon père ! mon père !

Quand *Pierre* se releva, il ne pleurait plus : mais on lisait sur sa figure mâle et résignée une résolution énergique. Il avait juré de se livrer tout entier à la culture de l'héritage de ses ancêtres. Cette dignité d'homme qu'il avait perdue aux *Etats*, il venait de la retrouver sur la tombe de son père.

Aussi se dirigea-t-il d'un pas plus assuré vers la maison paternelle, où l'attendait depuis longtemps sa pauvre mère, en deuil devant son foyer solitaire, inconsolée mais non inconsolable, parce qu'elle avait foi en Dieu et qu'elle attendait son fils.

Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, *Pierre* est marié, et déjà père de deux enfants, que la mère Soudi embrasse et dorlotte du matin au soir. Il habite la maison paternelle, et dirige lui-même les travaux. Levé le premier, couché le dernier, il ne croit pas être trop savant pour manier un fléau ou modérer l'ardeur d'un cheval traînant la charrue. L'an dernier, il a été nommé, à l'unanimité, président des commissaires d'école. Cette année, il s'est assis au banc des marguilliers ; l'an prochain il deviendra probablement préfet du comté.

*Pierre* aimé tendrement par sa femme, fêté, choyé par tout le monde, se fait un plaisir et un devoir de raconter, dans les veillées, sa *longue et folle odysée*, sans omettre le moindre détail. Ses aventures dans la cuisine du père Durand et dans la *cabuse* du *Flying fish* égayaient autant ses auditeurs attentifs que les faits et gestes de l'intéressant docteur Killmany ; mais *Pierre*, tout en amusant ceux qui l'écoutent, ne perd aucune occasion de les instruire et de les attacher à leur pays, et il ne termine jamais ses agréables récits sans répéter ces mots que tout *vrai Canadien* comprendra : Heureux celui qui laboure la terre paternelle et récolte en paix ses produits. Si ceux-là que la tentation de l'or a séduits, écoutaient davantage leurs Pasteurs et les gens d'expérience, ils mandiraient les *Etats*, et comprendraient aussi bien que moi, que la sphère de leur bonheur et de leurs devoirs se trouve à la place où le bon Dieu ne les a pas fait naître sans dessein.

### Le Canada conservé par la Foi,

Tel était le sujet de cette belle composition de près de cinq cents vers, que le Révérend Messire Denis a traité le 21 février, dans la salle du Cabinet de Lecture paroissial.

A l'occasion de la mission de ce carême, M. le lecteur a commencé par rapporter en magnifiques vers le discours de St. Paul devant l'Aréopage qui fut suivi de la conversion d'un nombre si limité, comparativement à ceux qui restèrent attachés au culte des idoles. S'adressant ensuite à son patron, le vénérable ancien directeur du collège s'est écrié : Grand apôtre, si tu venais aujourd'hui dans Montréal, n'éprouverais-tu pas quelques-uns des sentiments que produisit dans ton cœur la vue d'une ville idolâtre ?

Ah ! ses tièdes enfants, avides de plaisirs,  
Pourraient bien de ton cœur arracher des soupirs.  
Et leur coupable oubli de ta sainte doctrine  
Le faire battre encore au fond de ta poitrine.  
Peut-être, en t'écoutant, ces esclaves livrés  
Au charme qui s'attache à leurs sens enivrés,  
Bien loin d'abandonner leurs profanes idoles,  
Diraient encor : *Que veut ce semeur de paroles ?*  
Combien peu se laissant par la grâce toucher,  
Du culte des plaisirs voudraient se détacher !  
Du bruyant tourbillon où la foule s'agite  
A peine surgirait un Aréopagite  
Dont le front sût planer au-dessus des dédains  
De quelques faux amis, sarcastiques mondains.

S'adressant ensuite à ses auditeurs, M. le lecteur leur a dit que si l'apôtre ne vient pas lui-même en personne, ses successeurs vont, dans quelques jours, remplir auprès d'eux le même ministère ; leur annoncer que nous touchons au moment

Où leur puissante voix va prendre pour début,  
*Voici le temps de grâce et les jours de salut.*

et comparant la retraite au repas de nocces du père de

famille où nous sommes tous invités, gardons-nous bien, a-t-il ajouté,

..... de rester en arrière,  
Alors que, s'abaissant, au ton de la prière,  
D'un père plein d'amour l'appel impartial  
Nous a tous conviés au banquet nuptial.

Enfin, après une peinture animée du luxe et du sensualisme qui ne tendent qu'à nous pousser

..... avec plus de vitesse  
Vers les sombres cachots d'éternelle tristesse ;

M. le Lecteur arrivait au point principal de son sujet.

Mais, écartons de nous un pénible souci ;  
Bon peuple, tu n'es pas à ce point endurci.  
Ta vigoureuse foi, paternel héritage,  
Peut res fleurir encor comme à ton premier âge.  
Et pour la ranimer, je vais l'entretenir  
De ton brillant printemps, magique souvenir.

Ici, se déroulait un magnifique tableau sur le touchant spectacle d'un peuple abandonné presque dès son berceau et privé de tout moyen de progrès et même d'existence nationale, et

Qui, pourtant, n'ayant plus que lui seul pour ressource,  
S'élança avec ardeur et grandit dans sa course.  
La France avait semé le grain de sénevé,  
Mais bientôt, sans secours, l'arbre s'est élevé,  
Et, vainqueur des autans, dont il brave l'épreuve,  
Il prodigue son ombre aux rives du grand fleuve.

Rappelant ensuite qu'il n'est rien de plus agréable pour les peuples comme pour les individus que les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse, le poète ajoutait :

Nul souvenir parmi les souvenirs lointains  
N'est égal à celui de nos jeux enfantins ;  
Si l'on remonte aux jours de son adolescence  
Le bonheur y jaillit d'une réminiscence,  
Et lorsque notre esprit, par l'étude lassé,  
Redemande le calme aux choses du passé,  
C'est vers ce temps heureux que son instinct le pousse  
Pour trouver cette paix et si pure et si douce.

Mais si tous les peuples arrivés à un âge viril, lorsqu'ils reportent leur regard en arrière, éprouvent ce sentiment de bonheur, combien les souvenirs de son enfance doivent-ils faire palpiter, entre tous, le cœur du peuple de Montréal. Aussi

Peuple de Montréal, quel légitime orgueil  
Te fait vers ton berceau reporter un coup-d'œil ?  
Et quel autre en effet brille avec plus de lustre ?  
L'histoire a consigné qu'un souverain illustre,  
Jaloux de voir en toi son plus noble joyau,  
Ordonna de choisir, pour former ton noyau,  
L'élite de la France, afin que tu provinsses  
Du plus généreux sang des plus belles provinces.

De là prenant occasion de peindre Montréal, la splendeur de son ciel, la beauté et les charmes de son site, le Révd. Messire Denis a montré cette ville comme une pierre précieuse enchassée dans un anneau d'or.

Montréal, Montréal, ainsi qu'un diamant,  
La nature t'a fait pour servir un amant ;  
Et lorsque, dans sa course impétueuse et fière,  
Le grand fleuve s'unit à la grande rivière,  
C'est toi qu'on voit briller d'un éclat sans égal,  
Richement enchassé dans l'anneau conjugal.

Ces avantages extérieurs, tout cet éclat matériel sont peu de chose comparés à la gloire que répand sur Montréal la Foi de ses premiers habitants. C'est là un monument éternel que lui conservera l'impérissable histoire. Fondée par des Apôtres et cimentée par le sang des disciples de François d'Assise et d'Ignace de Loyola, l'Eglise primitive aurait pu reconnaître pour une fille digne d'elle celle du Canada, créée à son image et à sa ressemblance. Les enfants du vénérable Olier eurent aussi leur part dans cette belle création et en furent même longtemps le seul et l'unique soutien.

Nous regrettons, chers lecteurs, de ne pouvoir mettre ici sous vos yeux les beaux vers qui célèbrent leurs vertus ; malheureusement nos notes sont trop incomplètes et notre muse se refuse à nous les inspirer.

Nous passons donc de suite à la généreuse héroïne qui contribua autant et peut-être plus que tout autre au solide établissement de la foi dans cette heureuse contrée. Le nom de Marguerite Bourgeois devrait être gravé en lettres d'or sur un marbre immortel. Elle fut par son courage, sa piété et sa constance un des plus forts remparts de cette colonie.

O du conseil suprême impénétrable choix !  
A l'héroïque bras d'une vierge autrefois  
Notre mère-patrie a dû sa délivrance ;  
Une vierge est l'appui de la Nouvelle-France.

Sa vie est un héroïsme continuel, une suite de vicieuses sur les obstacles que l'ennemi du genre humain ne cesse de lui susciter pour la décourager et la porter à abandonner son œuvre. Dernière tentative de Satan, il lui apparaît dans une vision où il l'accable de reproches et de menaces.

Que viens-tu faire ici ? dit l'ange impertinent ?  
Peux-tu bien ignorer, que sur ce continent,  
Je suis l'unique roi qu'on doit reconnaître ?  
Cesse d'y travailler au règne de ton maître ;  
De vos empiètements, téméraires essais,  
Mon pouvoir saura bien enchaîner le succès.  
J'en jure par moi-même ; en ces lieux que j'habite,  
On ne verra grandir qu'une race maudite.  
Contre ces cœurs que seul je saurai maîtriser,  
Vos efforts seront nuls et viendront se briser :  
Oui, je veux que le mal dont je suis le génie,  
Ait son trône au milieu de votre colonie.  
Regarde ici venir dans des jours peu lointains  
Toute une légion de jeunes libertins.  
De leurs mœurs que jamais aucun frein n'a régies,  
Et de leur vie usée en de sales orgies,  
En tout lieu, sans pudeur, ils promènent l'affront,  
Que le burin du vice a gravé sur leur front.  
Je les tiens sous ma main comme une ardente meute,  
Prête à me seconder par le crime et l'émeute,  
Et si jamais le bien ose troubler le mal,  
On verra ce que peut mon courroux infernal.

L'avenir se déroulait sombre et terrible aux yeux de la Sœur, lorsqu'un ange du ciel se présente et met Satan en fuite. Ensuite, le divin Maître lui-même daigne consoler sa servante du tabernacle sacré devant lequel elle était en prières.

Ne crains rien, lui dit-il, car j'étais près de toi  
Au moment de la lutte, épreuve de ta foi.

.....  
Ton dessein, en dépit des efforts ennemis,  
Aura tout le succès que je t'en ai promis.  
Ne va pas du Calvaire abandonner la voie.  
Qui sème dans les pleurs, recueille dans la joie.  
Ton œuvre a, j'en conviens, de pénibles débats,  
Mais elle doit produire une moisson d'élus.

Alors il soulève le voile qui lui cache l'avenir et le regard de la Sœur découvre des merveilles. Elle voit Ville-Marie dans l'éclat de sa magnificence actuelle ; avec ses temples somptueux

..... dont les tours élancées  
En nous montrant le ciel y portent nos pensées,

avec ses maisons d'éducation, réservoirs abondants où la jeunesse va puiser la science et la vertu, avec ses hospices, ses asiles, où la charité soulage toutes les infortunes.

Elle voit le Pontife, autre François de Sales,  
Dont le zèle soutient tant d'œuvres colossales ;  
Centre du mouvement, âme de ce grand corps,  
Il en meut à son gré les dociles ressorts.  
Un endroit du tableau ravit la sainte fille  
C'est le rôle accompli par sa chère famille.

Surprise, étonnée de se voir l'instrument de tant de prodiges, elle en apprend le secret :

Comme ailleurs, dit le maître, apprends que sur ces bords  
Les faibles sont choisis pour confondre les forts.

La vision disparut en laissant la Sœur inondée de joie et pleine d'espérance. Les événements sont venus confirmer la vérité de cette vision. Ce pays, après plus d'un siècle de guerre, voit arriver le jour de la lutte suprême et décisive. Le vainqueur respecte le courage malheureux ; il fait, à la vérité, quelques tentatives contre la Religion des colons, mais il s'en désiste bientôt pour ne pas exaspérer les descendants de ceux qui avaient combattu sous Duguesclin.

Ce fut par une protection de la Providence que le Canada fut séparé de la France, au moment où ce royaume allait se voir livré aux horreurs de l'anarchie. En effet, que n'aurait pas fait ici l'esprit philosophique s'il eût eu les avenues libres. On peut en juger par les tentatives que les philosophes firent après la conquête, de gagner à la secte un pays dont ils avaient causé la perte. Un beau jour nous arriva un navire chargé d'une cargaison d'esprits forts :

Puis, sans perdre de temps, la troupe ridicule  
Parmi nos citoyens se faufila et circula,  
Se préparant la voie et sondant le terrain.  
La chose, à les en croire, allait du meilleur train.  
On allait voir enfin, bien qu'en miniature  
La secte mettre au jour une progéniture ;  
Et le monde en extase, admirant ce croquis,  
Devait le baptiser : Canada reconquis.  
Lors donc que tout est prêt, la ville est assemblée,  
Avec le doux espoir de l'emporter d'emblée.  
Ainsi que dans un fort cet immense concours  
Est là pour soutenir un assaut de discours.

A peine a commencé le sermon d'ouverture,  
 Pour cette mission d'une étrange nature,  
 Que, de tous côtés, un sourire moqueur,  
 Déconcerte la troupe et lui fait perdre cœur.  
 C'est ainsi que, réduite à servir de risée,  
 Du complot maladroit la trame fut brisée,  
 Sans autre résultat que le déboire amer  
 D'annoncer la défaite aux amis d'outremer.

Or, à qui le pays doit-il cette victoire? N'est-ce pas à la bonne éducation donnée par l'Institut de la Sœur Bourgeoise :

Gloire et reconnaissance aux Dames Canadiennes,  
 Du précieux dépôt vigilantes gardiennes!  
 Leur œil si clairvoyant n'était pas endormi,  
 Quand, pour semer l'ivraie, apparut l'ennemi,  
 Mais il veillait pour nous comme une sentinelle,  
 Et, découvrant bientôt la ruse criminelle,  
 Il nous fit éviter, en nous le dévoilant,  
 Un piège où l'homme seul eût été chancelant.

D'où il faut conclure que l'éducation basée sur la Religion est l'unique sauvegarde de notre nationalité. Un architecte qui élève un monument solide et durable, en pose les fondements sur le roc inébranlable ; ainsi la foi de Pierre est la base de notre grandeur nationale. Celui qui a créé les intelligences et les cœurs a seul le droit de les éclairer et de les diriger par son Eglise.

Seule, que ferais-tu, philosophie humaine ?  
 Non, l'éducation n'est pas de ton domaine.  
 Tu peux bien, il est vrai, former de beaux esprits,  
 Mais la vertu pour toi n'est qu'un meuble sans prix.  
 Quelques sages leçons que ta morale enseigne,  
 Si la Religion n'y préside et n'y règne,  
 Inutiles efforts, travail infructueux,  
 Le savoir ne fait pas les hommes vertueux.

L'amour de la vertu et le courage de la pratiquer ne peut venir que de celui qui éclaire, chauffe et féconde les cœurs et qui est dans le monde morale ce que le soleil est dans le monde physique.

Lorsque l'astre du jour, au retour du printemps,  
 Embrase l'horizon de ses feux éclatants,  
 Je sens, je vois, j'entends le concert unanime  
 De la création, qui, de nouveau s'anime.  
 Les plaines, revêtant d'innombrables couleurs,  
 Déroulent sous mes pas leurs parterres de fleurs,  
 Pendant qu'un doux ramage enchante mes oreilles :  
 Si je demande alors l'auteur de ces merveilles,  
 L'astre aux mille rayons me répond que lui seul,  
 Du globe déponillé de son vaste linceul,  
 Fait jaillir ces beautés toutes pleines de vie  
 Qui versent le bonheur en mon âme ravie.  
 Eh bien beautés d'un jour qu'à nos pieds nous foulons,  
 Pour monter jusqu'à Dieu servez-nous d'échelons.  
 Du monde intelligont le sublime domaine,  
 Présente à nos regards le même phénomène.  
 Il est un astro pur, un soleil des esprits,  
 Les ténèbres, hélas ! ne l'ont jamais compris,  
 C'est le Verbe de Dieu dont la clarté féconde  
 Illumine tout homme arrivant en ce monde.

Si nous voulons conserver notre nationalité dans toute sa vigueur et dans toute sa force, il faut bien nous garder de la soustraire à la douce influence des rayons du Soleil de Justice ; il faut faire dominer l'élément chrétien et catholique dans toutes les Institu-

tions destinées à former la jeunesse, et rejeter toutes écoles où l'erreur et le mensonge se mêleraient à la vérité. Cependant, ayons confiance dans l'avenir en voyant une brillante jeunesse se livrer aux joûtes de l'esprit sous les auspices de la Religion, dans nos *Instituts* et nos *Cercles Littéraires*. Courage donc, jeunes compatriotes, ne perdez pas de vue vos glorieux ancêtres qui, au prix de tant de travaux, ont assis les fondements de la Religion catholique et de la nationalité française en ce pays.

Dans leur lutte incessante avec la barbarie,  
 Ces généreux guerriers fondaient Ville-Marie  
 Comme Israël sorti de la captivité :  
 En élevant les murs de la jeune cité,  
 Ils tenaient, sous le poids d'une angoisse cruelle,  
 Le glaive d'une main, de l'autre la truelle.

La condition de Montréal est la même aujourd'hui qu'à son origine, notre foi et notre nationalité ont encore à combattre des ennemis acharnés à leur ruine.

Toujours aux mêmes lieux se touchent les extrêmes,  
 Les hommes ont changé, les rôles sont les mêmes ;  
 Le saint peuple aujourd'hui comme aux siècles lointains  
 Est toujours harcelé par les Samaritains.  
 Jeunes amis, jugez quel intérêt vous presse  
 De bâtir à tout prix la haute forteresse  
 Qui devra protéger par un double arsenal  
 Avec l'antique foi l'honneur national.

Pour obtenir le succès il y a une ligne sage de conduite à suivre dans la culture du talent. Le poète s'adresse toujours à la jeunesse

Mais ne négligez pas dans cette lutte hostile  
 D'aiguiser votre dard sous la lime du style :  
 Que le frais coloris de vos brillants essais  
 Fasse ici respecter l'idiome français ;  
 Que la vérité pure y serve d'antidote  
 A l'erreur dont souvent l'impunité nous dote,  
 Et que l'heureux succès de vos jeunes talents  
 Rallie autour de vous vos frères chancelants.

Ici un philosophe ne se possédant plus d'indignation, ose adresser au poète lecteur cette virulente apostrophe :

C'est dans notre parti, chez nous, libres penseurs,  
 Que le peuple opprimé trouve des défenseurs.  
 Votre doctrine à vous, faite pour des esclaves,  
 N'apprend au genre humain qu'à porter des entraves.  
 L'Eglise est l'éteignoir de la société....

Assez, reprend l'éloquent défenseur de la vraie liberté !

.....assez d'impiété :  
 Va, cesse d'employer l'odieuse stratagème  
 Pour venir abuser ce bon peuple que j'aime.  
 Tu n'en imposes pas, ton piège est trop grossier.  
 Le peuple n'est pour toi qu'un utile coursier  
 Dont le dos complaisant vers la gloire te porte.  
 Mais un jour contre toi, que ce coursier s'emporte,  
 Alors ton fouet vengeur, tes éperons sanglants,  
 Sillonnant sans pitié les veines de ses flancs,  
 Traiteront cet objet de la philanthropie  
 Comme un fourbe, un ingrat sur qui ta rage impie  
 Décharge tous les coups de son ressentiment.  
 Quelle distance, hélas ! de ton faux dévouement  
 Au véritable ! autant que du ciel à la terre,  
 Ou de Vincent de Paul à ton père Voltaire.

Quand donc pourrons-nous respirer, se demande-t-il ensuite; à peine un ennemi vient-il de disparaître, qu'un autre prend aussitôt sa place; hier c'était Voltaire; aujourd'hui, c'est Genève, ce sombre foyer du Calvinisme, qui nous envoie ses émissaires jaloux; mais heureusement que

Sous la peau de brebis on reconnaît les loups  
Et leur déguisement ne nous trompera guères.  
Méprisons leur tactique et leurs ruses vulgaires;  
Et qu'importe après tout qu'un inconnu piéton  
Sème de porte en porte un sale feuilletton :

.....  
Jamais, le Canada ne plira sous Calvin.

Rome lui sourit plus que Genève, et dans une chaleureuse inspiration, le Poète adresse un dernier salut à la ville aux sept collines où trône, si digne de ses prédécesseurs martyrs, l'immortel Pie IX.

O Rome, la splendeur des villes capitales.  
O foyer de lumière et de chaleur vitales,  
Toi par qui dans les nœuds d'une sainte unité  
Le monde se rattache à la divinité,  
Si jamais l'hérésie à la sombre fumée  
Obscurcit notre foi de ton souffle allumée,  
Dans ton centre aussitôt un filial instinct  
Nous fera ranimer le flambeau qui s'éteint.

Cette analyse est fort imparfaite. Nous espérons cependant qu'elle n'empêchera pas nos lecteurs d'admirer avec nous la grandeur et l'élevation des pensées, la richesse et l'harmonie du vers, le parfum d'antiquité, le feu sacré du patriotisme, le zèle apostolique, qui règnent dans toute cette pièce; aussi a-t-elle été aussi bien comprise et bien sentie que bien dite, et a-t-elle enlevé tous les suffrages et les applaudissements de l'auditoire distingué qui se pressait autour de la tribune, avide de ne perdre aucune note de cette noble musique, aucun vers, aucun mot de cette belle poésie.

### Culte des Reliques.

“ Vous me mandez, écrivait Saint Jérôme à Ripaire, que l'hérésiarque Vigilance renouvelle ses attaques impures contre le culte que nous rendons aux restes des saints martyrs, le taxant de superstition et d'idolâtrie. Quel travers d'esprits! quel déplorable aveuglement de ne pas voir que parler ainsi c'est s'exposer soi-même au reproche de ressembler au Samaritain et au Juif superstitieux, attaché à la lettre et non à l'esprit, chez qui les morts passaient pour impurs, et qui auraient appréhendé de se souiller en touchant quelque chose qui leur eût appartenu! Pour nous, nous n'adorons ni les reliques des martyrs, ni le soleil et la lune, ni les anges et les chérubins, ni aucuns “noms de dignité qui peuvent être dans le siècle présent ou le siècle futur.” Nous ne rendons point à la créature le culte souverain qui est dû au seul Créateur, béni dans tous les siècles. Nous honorons les reliques des martyrs, afin d'adorer Celui pour lequel ils ont souffert le martyre; nous honorons les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons

retourne au Seigneur, qui dit: “Celui qui vous reçoit me reçoit.” Quoi donc, les restes d'un Saint Pierre et d'un Saint Paul seraient-ils impurs? Le corps de Moïse l'était-il, lui qui, selon le texte hébreu, a été enseveli par le Seigneur lui-même?

“Quand nous entrons dans les églises dédiées aux apôtres, aux prophètes, aux saints confesseurs, ce seraient donc autant d'actes d'idolâtrie que nous commettons? Nous sommes donc idolâtres toutes les fois que nous allumons des cierges autour de leurs tombeaux? Dans ce cas, le corps même du Sauveur, descendu dans le sépulcre, était devenu impur; et les anges, qui s'y montrèrent vêtus d'habits blancs, en auraient donc contracté la souillure en s'approchant d'un corps impur? Fallait-il qu'après tant de siècles, ce prétendu Vigilance, vint nous débiter ses rêveries, ou plutôt exhaler ses blasphèmes? Fallait-il qu'à l'exemple d'un Julien, ce cruel persécuteur du christianisme, il osât porter une main impie sur les basiliques des martyrs, et les transformer en temples d'idoles?”

“S'il n'est pas permis d'honorer les saintes reliques, pourquoi est-il écrit: “La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur?” Si les ossements des morts souillent ceux qui les touchent, comment Elisée, étant dans le tombeau, a-t-il pu ressusciter un mort? Comment ce corps qui, selon Vigilance, était impur, a-t-il pu donner la vie? Le camp d'Israël et tout le peuple de Dieu fut donc souillé par le transport qui y fut fait des cendres de Joseph et des patriarches dans le désert?”

“Joseph lui-même, qui figurait Jésus-Christ, commit donc un acte d'impiété quand il fit transporter, avec un si pompeux cortège, les ossements de Jacob à Hébron.

“Qui jamais a prétendu qu'il faille décerner aux martyrs un culte d'adoration, transformer un homme en divinité? Paul et Barnabé, indignés de ce que les Lycaoniens, qui les prenaient pour Jupiter et pour Mercure, leur voulaient offrir des sacrifices, déchirèrent leurs habits, en répondant qu'ils n'étaient que des hommes. Nos saints apôtres valaient mieux, sans doute, que des hommes morts, il y avait tant de siècles; mais ils se gardaient bien de permettre à des païens, qui n'en savent pas davantage, qu'on leur déférât les honneurs qui appartiennent à Dieu seul. Aussi, Pierre se refusa-t-il aux hommages que Corneille voulait lui rendre, en lui disant: Levez-vous, car je ne suis qu'un homme comme vous. — A quoi bon, demande Vigilance, enfermer ces restes dans de précieux ornements? — Aimerait-il mieux qu'on les jetât dans un cloaque?”

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également chez MM. Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.